Peu à peu, l'eau qui l'entourait fut aspirée par la vague montante ; il s'en apercevait aux poussières, feuilles et débris qui passaient de plus en plus vite. On entendait dans le lointain un grondement ininterrompu. « Le courant ne m'a pas encore saisi, pensa-t-il, je dois essayer. » Il tourna le canoë et se remit à pagayer mais il n'avançait qu'à peine. Lorsqu'il regarda derrière lui, la vague de fond était toute proche ; une fine écume d'eau pulvérisée s'en dégageait. Son mugissement se distinguait nettement de l'éclaboussement de l'écume et du grondement de la chute d'eau.

Il se réveilla, mais pas assez pour penser clairement. Avant même d'avoir pu se souvenir du rêve, il se rendormit. Il était trois heures du matin.

IX

Lorsque le lundi après-midi, après le bureau, il sortit son vélo de l'abri, il s'aperçut que son pneu avant était à plat. Lentement, il fit tourner la roue sous un réverbère et découvrit un clou profondément enfoncé. Il le retira, fouilla dans sa poche jusqu'à ce qu'il y ait trouvé un bout de crayon rouge et fit un trait sur la jante et le pneu. « Je sais ce qui va se passer, se dit-il. Je le rangerai dans la resserre et je n'y toucherai pas. Je n'ai pas le temps. A pied jusqu'à nouvel ordre. »

Il y avait une brume légère. Par-ci par-là, sur l'asphalte, la pluie du matin avait laissé de petites flaques d'eau. « Ça, se dit-il, c'est de la brume qui est en train de tourner en pluie. C'est de la pluie, presque assez lourde pour tomber. » Tout en marchant il tâtait de temps à autre son manteau qui s'humidifiait.

« La fin de l'année approche, pensait-il. Moi je traverse la ville dans la brume, pour rentrer à la nuit tombée. Ce sont les derniers jours de l'année. » Aux rues transversales, il soulevait prudemment sa roue avant et continuait en suivant le trottoir. « Et pourtant, il fait un temps idéal pour réfléchir, songeait-il. Dans cette ambiance, on se rend compte de sa propre valeur. » Il se mit à chantonner, en fredonnant les paroles. Lorsqu'il fut devant sa porte, il se dit : « Il n'y a pas la moindre raison que cette soirée soit ratée. J'ai l'impression qu'elle sera réussie. Une soirée dont le cours est fixé d'avance ne peut pas rater. Il ne faut rien attendre de plus que ce qui est prévu, voilà tout. »

Lorsqu'il entra dans le living-room, sa mère dit :

— Tu es un peu en retard.

Assise à table, elle écrivait une lettre.

— Oui, un peu en retard, dit Fritz.

« Un soin touchant m'entoure », pensa-t-il. Il regarda sa tête penchée et la façon dont sa plume avançait sur le papier ligné. « Il ne faut pas être déraisonnable, se dit-il, ce sont des humains, des enfants de Dieu. » Il allait se mettre à fredonner lorsqu'elle demanda :

— Que dis-tu de ce froid humide, affreux ? Ça passe à travers tout. Il n'y a rien de pire que ce froid trempé.

— Oh, dit Fritz, il a ses avantages. Le gel est fini. Il pourrait bien ne plus geler de tout l'hiver. Il fait humide, c'est entendu, mais avec un manteau, on ne le sent pas.

— Moi je le sens toujours à la tête, dit-elle.

Fritz passa dans sa chambre, s'arrêta devant la bibliothèque et prit en main le lapin-joujou. « Symbole de mansuétude, animal de réconciliation », marmonna-t-il et, le tenant contre sa joue, il se regarda dans la glace. « Ce n'est pas une belle tête, se dit-il, j'ai l'âme malade. »

Il entendit entrer quelqu'un par la porte du couloir et, après avoir tendu l'oreille un instant, il reconnut le pas et le souffle de son père, qui accrochait son manteau. « Il m'a engendré, pensait-il. Considérons-le avec indulgence. » Il tapota le lapin tant et si bien qu'il en sortit un nuage de poussière, le remit à sa place et se rendit au living-room.

— Bonjour papa, dit-il en entrant.

— Bonjour mon garçon, répondit l'homme.

Il s'était assis au coin du feu et se tâtait une dent.

« Qu'on pense ce qu'on voudra, se dit Fritz, mais il ne faut jamais être déraisonnable. » Il entra dans la cuisine, but lentement de l'eau dans une louche et regarda par la fenêtre.

Séparés par la clôture, le chien brun des voisins d'en bas et le loulou blanc d'à côté se faisaient face. « Une chance exceptionnelle », pensa-t-il et il remplit une cuvette d'eau mais la vida dans l'évier. « Ce n'est pas une vraie joie, dit-il à haute voix. J'y renonce. »

Il se rendit dans la pièce voisine, alluma le radiateur à gaz et vérifia jusqu'où on pouvait refermer le robinet sans que les flammes s'éteignent. « On s'amuse comme on peut », pensa-t-il. Sa mère l'appela pour le dîner.

Il avala machinalement des choux rouges, des pommes de terre, des betteraves et des flocons d'avoine. Lorsqu'ils eurent terminé, son père sortit sa pipe, tapota ses poches, rangea de nouveau sa pipe et prit sur la bibliothèque une boîte de cigares. Aussitôt que Fritz la lui vit en main, il demanda en regardant la table :

— Tu ne veux pas bourrer une pipe de mon tabac, papa ?

— Non, merci, répondit l'homme en souriant.

Il offrit à Fritz un cigarillo.

Tandis que sa mère desservait la table, il y eut un silence. A mesure que la table se vidait, Fritz sentait monter en lui une tension. « Et maintenant, poser une question délicate et sensée, pensa-t-il. D'abord quelques mots, pour aiguiser l'ouïe. »

— Abadida didonkolo bolde netsowan intedus, papa, dit-il, igatedo bewank dedestel.

— Quoi ? demanda l'homme, se penchant vers lui.

— Papa, demanda Fritz, quel âge avais-tu quand tu es allé travailler à l'usine ? Beaucoup plus jeune qu'on ne le permet maintenant, ou pas ?

« Nous voilà partis pour un bon quart d'heure de conversation, en tout cas, pensa-t-il. Qand nous en serons là, j'aviserai. »

— L'usine ? demanda son père en fronçant les sourcils. J'avais douze ans. Au tissage.

— On t'a mis tout de suite chez les tisserands ? demanda sa mère en repliant la nappe. Je croyais que tu avais travaillé d'abord dans un autre département.

— Mais non, mais non, dit son père, en faisant la grimace comme dans un vent froid.

Lentement ses traits se détendirent.

— A quelle heure commençais-tu alors, papa, demanda Fritz, et jusqu'à quelle heure ?

— A six heures et demie, répondit l'homme en étendant les mains devant lui et en croisant les doigts, jusqu'à sept heures.

« Nous n'en sommes pas encore à la dixième fois », pensa Fritz.

— On avait du temps libre ? demanda-t-il.

— Oui, répondit son père, de midi à une heure et demie.

— Oui, oui, dit Fritz. (« Et maintenant, la question du tabouret », pensa-t-il.) J'ai peine à imaginer un petit garçon de

douze ans dans une usine, dit-il, entre ces machines redoutables. Pour un enfant, il y a de quoi devenir fou, non ? Quand c'était trop haut pour toi et que tu ne pouvais y atteindre, comment faisais-tu ?

« Maintenant, le tabouret », pensa-t-il.

— On avait mis un tabouret pour moi, dit son père, indiquant avec les mains la hauteur et la taille du tabouret. Oui. — Le regard perdu, les lèvres serrées, il appuya le bout des doigts l'un contre l'autre et dit : — Quand j'étais debout sur ce tabouret, j'arrivais à tout.

Ses yeux s'ouvrirent un peu plus largement et se fixèrent sur les rideaux.

« Non, pensa Fritz, ici, fini de rire. Ecoutez, écoutez. »

— Quand on entre, dit son père, toute la salle est encore obscure. Seules quelques lampes à pétrole sont allumées. A six heures et demie, les grands essieux commencent à tourner en haut. — Il agita ses bras levés. — Lentement d'abord. Puis la lumière s'allume peu à peu.

— Tout comme au théâtre, dit Fritz, quand le rideau se lève. Il fait de plus en plus clair, mais on ne se rend pas compte qu'on a changé de courant.

— On voit, dit son père, on voit ce très long essieu à roues dentées, aussi long que toute l'usine, qui se met à tourner, — il fit, en l'air, un mouvement tournoyant — et la lumière s'allume et alors ça commence.

— C'est un bruit sourd ou un bruit de crécelle ? demanda Fritz. Tout est noyé, n'est-ce pas ? — Son père hocha la tête. — Je veux dire : est-ce le bourdonnement, le grondement qui domine tout, ou est-ce le tintement de toutes les machines ?

« Une question plutôt absurde », pensa-t-il.

— L'un et l'autre, répondit son père. On ne peut absolument rien dire. On se parle par gestes, avec les mains.

Il appuya sa tempe sur son poing droit et passa sa main libre sur ses cheveux.

— Combien de temps as-tu travaillé là ? demanda Fritz. — Son père ne répondit pas. — Papa, reprit-il, combien de temps cela a-t-il duré ? Combien de temps y es-tu resté ?

— Cinq ans, répondit l'homme en se tâtant une dent avec le pouce.

Fritz se leva, entra dans sa chambre et resta debout devant son

bureau. Il éteignit le cigare, qui n'était fumé qu'à moitié et le posa dans la fente de l'encrier destinée à la plume. « Je ne dois partir ni trop tôt ni trop tard, se dit-il. Ne pas avoir l'impression d'être arrivé le premier, trop tôt parce que je m'ennuie. Et pas non plus : j'arrive à la dernière minute, car je ne me soucie que du film. Non, au milieu de la soirée, entre huit et neuf. C'est le meilleur moment. » Il roula une cigarette et dit à haute voix : « Ces articles sont emballés à la main et n'ont pas été touchés du doigt. » Il prit le lapin, l'embrassa sur le museau et alla s'asseoir avec lui sur le bord de son lit. « Tu es mon cher, mon brave lapin, dit-il à haute voix, c'est comme ça. Ne t'en fais pas. » Il sentit ses yeux se mouiller, serra le pouce et le médius autour du cou de l'animal et mordit dans une de ses longues oreilles raides. « Pouah », fit-il, cracha des peluches de laine et le remit sur la bibliothèque. Après avoir marché de long en large, il le reprit, ouvrit deux boutons de sa chemise et le glissa dessous, contre son torse nu. Il alla s'asseoir sur la chaise devant le bureau, reprit l'animal, le mit entre ses jambes, contre sa braguette et lui caressa les oreilles en arrière. « Il fait froid ici », dit-il à haute voix, il poussa l'animal derrière une rangée de livres, éteignit la lumière et se mit à la fenêtre. « Le soir tombe », marmonna-t-il.

Il rentra dans le living-room. En passant, il entendit parler ses parents dans la cuisine. « Quelle bonne affaire, pensa-t-il, mon père essuie la vaisselle. »

Il ouvrit la radio sans changer la longueur d'onde. C'était les nouvelles. Avant que la voix n'ait pris de la force, il changea de poste et écouta un accordéoniste jouer une valse musette. Sa mère mit la tête à la porte et demanda :

— Sais-tu quelle heure il est exactement ? Veux-tu me prévenir quand le journal passera ? Papa aimerait l'entendre.

— Je ferai attention, répondit-il.

Elle disparut. Il rechercha la première station, la maintint en sourdine et attendit que le journal soit terminé et qu'on annonce les résultats sportifs.

— Voici les nouvelles, maman ! cria-t-il.

— Les nouvelles ! entendit-il crier sa mère à la cuisine.

Son père entra, se précipita vers la radio et s'assit devant, sur le divan.

— Merde, dit-il, c'est déjà fini.

— Quel dommage, dit Fritz, j'avais une autre station et j'ai

attendu trop longtemps. D'habitude, ils les donnent toujours sur l'autre longueur d'onde. Comme le temps passait, j'ai essayé celle-ci et ils étaient déjà en train. Tu as manqué la meilleure partie du programme. Quel dommage. « Houpla, houpla, houpla, » se disait-il. « Que faire maintenant ? pensa-t-il. Il est huit heures passées. Ce qu'il y a de mieux, c'est de partir maintenant et de marcher lentement. » Son père sortit de la pièce, la tête courbée. « Le voilà qui s'en va, pensa Fritz. La vie n'est pas simple. »

Sa mère rentra un instant après avec la vaisselle.

— Je vais chez Bep Spanjaard, dit-il, et, de là, nous allons à une séance nocturne à *La Lanterne*, à onze heures et demie.

— Seigneur, à quelle heure rentreras-tu ? demanda-t-elle.

— Oh, vers une ou deux heures du matin, répondit-il, ne ferme pas le verrou.

— Tu finiras par devenir fou, dit-elle.

— Sûrement, dit Fritz, j'ai fait de grands progrès dans cette voie. Mais ne le raconte à personne.

« Y aurait-il un salut quelque part ? » pensa-t-il. Son père rentra et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous disputez-vous de nouveau ?

— Non, papa, dit-il, on parle haut pour s'expliquer.

— Qu'est-ce que c'est que ces films qu'on va voir la nuit ? demanda sa mère.

— C'est *Les Verts Pâturages*, répondit Fritz lentement.

— Sur quel sujet ? demanda-t-elle.

Elle se tenait devant le buffet. Son père s'était couché sur le divan.

— C'est ce que je vais voir ce soir, répondit Fritz.

— Amuse-toi bien, marmonna-t-elle.

« En avant, marche, se dit Fritz en marmonnant. Au trot. Sortons, sortons. » Il enfila son pardessus sans retenir les manches de son veston, qui se retroussèrent jusqu'aux coudes. « Ça s'arrangera, dit-il doucement, sortons d'abord. »

— Au revoir, les parents, dit-il à la porte du living-room, bonne soirée. Si quelqu'un me demande, dites que M. Van Egters rentrera très tard ; dites qu'ils risquent d'attendre longtemps.

Il referma doucement la porte et, en s'appuyant sur la rampe, il descendit les marches en bondissant, trois par trois.

— La brume n'est pas encore tout à fait dissipée, dit-il lorsqu'il fut dehors.

Il renifla et pensa : « Si je n'achète pas une nouvelle bouteille d'huile de foie de morue, je m'enrhumerai, c'est certain. Mais je l'oublie. La dernière est déjà finie depuis huit jours. On s'en aperçoit déjà au bout d'une semaine. » Tout en marchant, il fit descendre les manches de son veston en se tortillant.

Dans la ruelle, il s'arrêta une minute devant la maison de Bep Spanjaard. Avant de sonner, il regarda les fenêtres éclairées. Il entendit rire et crier, mais sans comprendre les mots. La porte, ouverte avec force, se rabattit contre le mur de l'escalier.

— Fritz, cria-t-il.

En haut de l'escalier, il vit Jaap Elderer et un jeune homme inconnu.

— Bien sûr, cria Jaap, naturellement. Si nous disions : « Aïe, voilà Fritz, ce ne serait pas gentil. » Très bien et toi ? demanda-t-il d'une voix forte lorsque Fritz fut monté, ça c'est Edouard.

Fritz serra la main de l'inconnu. Celui-ci était grand et fort ; il portait des lunettes à lourde monture, sombre. Ses cheveux noirs et pelucheux se hérissaient en arrière et sur les côtés. Il avait de petits yeux, le nez court et de longues lèvres minces. « Avec un physique pareil, on ne devrait pas porter de nœud papillon », pensa Fritz. Il examina le petit nœud noir à pois blancs, posé de travers.

— Comment disais-tu ? demanda-t-il.

— Edouard Hoogkamp, répondit le jeune homme d'une voix sourde, chuchotante.

« Tu es un fameux con », se dit Fritz.

Ils entrèrent à trois dans la pièce. Joosje et Bep étaient assises de part et d'autre du poêle. Elles avaient en face d'elles deux fauteuils vides. Jaap et le garçon qui s'était présenté comme Hoogkamp s'assirent chacun dans l'un des fauteuils, qu'ils reculèrent pour faire place à Fritz ; celui-ci prit un tabouret dans un coin et s'assit entre eux.

— A cinq autour du feu, dit-il. — Il sortit son portefeuille, y prit un billet d'un florin et le tendit à Bep. — Je t'en prie, dit-il, à moins que cela n'ait augmenté ?

— Tu n'as pas besoin de payer ton entrée ici, dit Jaap, mais la consommation est obligatoire.

Bep prit le florin sans rien dire.

« De quoi va-t-on parler d'abord ? pensa Fritz. Pas moyen de le deviner, et pourtant ce ne sera pas nouveau. » Personne ne disait rien. « Bep n'a rien dit et, au fond, Jaap non plus, pensait-il. Tout à l'heure, juste avant que j'arrive, quelqu'un a raconté une histoire à laquelle ils réfléchissent encore. Voilà ce que c'est. »

— Oui, oui, monsieur Van Egters, dit Jaap, quel temps fait-il dehors ?

— Brumeux, pour vous servir, répondit Fritz.

— Oui, oui, dit Jaap en regardant tout le monde d'un air triomphant, comme le printemps est beau, quand on voit tout pousser. J'ai déjà vu les coucous en fleur, il n'y a plus qu'à attendre les asters d'automne, et ce sera de nouveau fini. Oui, oui, voilà, voilà, la belle affaire, mon ami.

« Seigneur, pensa Fritz, et je viens à peine d'arriver. »

— Si on parlait tout simplement de n'importe quoi, dit-il. Si quelqu'un a une idée, qu'il la dise.

— Toi, tu n'aimes pas les fleurs ? demanda Jaap, la tête de côté et en faisant la grimace, voilà qui me déçoit très, très vivement de ta part.

— Cesse, cesse donc, dit Bep en pouffant de rire.

Hoogkamp toussota. « Et dire que je dois rester ici de neuf à onze », pensa Fritz.

— Le miracle des fleurs, poursuivit Jaap en se balançant. Si tu regardes bien comment poussent ces étamines et ce pistil. — Il tendit le cou et dit d'un ton monotone, comme s'il faisait la lecture : — C'est vraiment une chose admirable. Viennent alors les abeilles diligentes. — Bep et Fritz partirent d'un éclat de rire. — Oui, oui, oui, dit Jaap en claquant des lèvres.

— Je vais m'occuper du café, dit Bep et elle se mit à le verser d'une cafetière verte émaillée qu'elle avait prise sur le feu.

— Moi pas, dit Fritz.

— Moi non plus, dit Hoogkamp.

— N'oublie pas, il est à peine guéri, dit Jaap.

« Il n'y a qu'une chose à faire, jouer le jeu », pensa Fritz.

— Il fait incroyablement moche ici ce soir, dit-il. Joosje et Bep sont des femmes, elles ont le droit de se taire. Mais, monsieur Hoogkamp, vous devriez nous raconter une vraie histoire.

« Et nous verrons bien quel con tu es », pensa-t-il.

— A vrai dire, rien ne me vient à l'esprit pour l'instant, dit Hoogkamp en souriant.

« Nous en sommes toujours au même point », pensa Fritz.

— Vous avez bien raison de ne pas boire de café, dit-il, je ne le fais pas non plus. (« Bon Dieu ! pensa-t-il, quelle misère. Allons, courage. ») Jaap, dit-il, raconte-moi donc où en est ta chute de cheveux.

— Seigneur, dit Joosje.

— Ça repousse ferme, dit Jaap, se caressant les cheveux.

« Non, c'est un sujet fichu, pensa Fritz. Continuons tout de même. »

— Je voudrais tracer une frontière, dit-il. Je voudrais partager la calvitie en trois domaines : la calvitie par suite d'une maladie qui influence directement la pousse des cheveux, le typhus par exemple...

— Rappelle-moi de te raconter l'histoire de ce pari, dit Jaap.

— Ensuite, dit Fritz, la calvitie provoquée par une maladie des cheveux ou des glandes et troisièmement, la calvitie par sénescence. Eh bien, chez toi, je crois que c'est le numéro deux : une maladie des cheveux.

— Tu connais la blague du type qui dit à un camarade : « Tu n'as pas l'air bien, tu es anémique, ça ne fait pas de doute ? » demanda Jaap. Il reprit : « Tu es anémique, ça ne fait pas de doute. — Mais non, dit l'autre. — C'est sûr et certain, dit le premier, combien paries-tu ? » Ils parient vingt-cinq florins et le second va se faire examiner chez le docteur. Le premier l'attend devant la porte. Au bout d'un moment, l'autre sort en dansant et en sautillant — il ouvrit les bras et fit semblant de s'envoler — et il hurle : « Ah, ah ! j'ai gagné. C'est un cancer de l'estomac. »

Bep et Fritz se mirent à rire, Joosje fit un petit sourire mais Hoogkamp resta impassible. « Quand donc l'ai-je entendue récemment ? se demandait Fritz. Avec une autre maladie. Il n'y a pas si longtemps. C'est toujours pareil. »

— Tout ça c'est bel et bien, dit Fritz pour détourner l'attention, mais chez toi, c'est une maladie des cheveux.

— Et pourtant les vieillards ne sont pas nécessairement chauves, dit Joosje. Mon grand-père a gardé jusqu'à la fin une fameuse crinière.

— Et pourtant il est mort, dit Fritz. Ça, il n'y a rien à faire.

— Le mien vit encore, dit Hoogkamp lentement. Il a encore plein de cheveux sur la tête.

— Avec ou sans cheveux, dit Fritz, passé les soixante ans, il faut les achever tous. Sans douleur.

— Allons, cesse, dit Joosje.

— Oui, sérieusement, poursuivit Fritz, pas de sensiblerie mal placée. C'est idiot. Les vieilles gens, c'est une plaie. Dès qu'ils marchent difficilement, qu'ils se salissent, qu'ils commencent à se plaindre ou à manger salement... à la porte ! Un bon coup de bâton derrière les oreilles et hop ! dans la chaux vive. N'est-ce pas, Bep ?

— Les vieillards ne m'ont jamais gênée, dit Bep.

— Tu as beau dire, poursuivit Fritz, ils sont gênants. Monsieur Hoogkamp, vous êtes certainement loin d'avoir soixante ans mais vous devez avoir votre avis là-dessus ; me direz-vous que ces vieux schnocks ne vous ont jamais embêté ?

— Nous avions une vieille tante à la maison, dit Hoogkamp d'un ton impassible, comme s'il avait pris la parole de sa propre autorité et pas pour répondre à une question, et elle bavotait en lisant.

D'un geste brusque il saisit un journal sur la table derrière lui, l'ouvrit sur ses genoux et, tout en suivant le texte avec les yeux, il se mit à épeler les lettres avec un petit bruit suçotant.

— Comment ? demanda Joosje.

— Oui, dit Edouard lentement, elle ne lisait pas à haute voix, mais elle marmonnait. A vrai dire, ce n'était même pas marmonner, c'était une espèce de...

Il se prit le menton dans la main et se tut.

— Et toi, que faisais-tu alors, Edouard ? demanda Jaap.

— Moi ? dit Edouard. Rien. Elle a mis longtemps à mourir. Il lui a fallu plus de dix ans. Elle a pris tout son temps.

« Tu es peut-être tout de même un bon type », pensa Fritz.

— Non, les vieux, ce n'est rien, dit-il.

— Tu as raison, dit Jaap. Aujourd'hui j'ai enterré mon grand-père. Oui, c'est fait, il y est passé.

— Ce vieux, ce grigou ? demanda Fritz. Et c'est maintenant que tu le dis ? Moi qui adore les enterrements. Ou tu t'en fiches ? Tu étais à l'enterrement aujourd'hui ?

— Mais oui, dit Jaap, tu dois comprendre que je ne tiens pas à attirer l'attention sur mes propres chagrins. C'est une grande perte pour la famille. Il m'est difficile d'en parler. Laisse-moi seul. — Il leva les yeux, secoua rapidement la tête et dit, la bouche en cul de poule : — Ce pauvre, pauvre homme.

— Allons, tu te fous de nous ? demanda Fritz. C'est ce vieux grand-père que tu es allé voir une ou deux fois à l'hôpital ?

— Justement, répondit Jaap.

— Naturellement, tu as eu un jour de congé ? demanda Fritz.

— Ça fait la troisième fois, dit Joosje, j'ai déjà entendu l'histoire deux fois.

— Naturellement, dit Jaap, je comprends que cela te secoue, chérie, mais pense à moi. — Se tournant vers Fritz, il dit : — D'abord à la Voetstraat. Une belle chambre mortuaire. Tu entres et il y a un livre, où tu peux signer. C'est tout en noir, très émouvant.

— C'était la seconde classe ? demanda Fritz.

— Non, la troisième, mais très bien tout de même. Nous y sommes restés une petite demi-heure jusqu'à ce que tout le monde soit là, puis il y a eu un grand bonhomme — il imita sa démarche en tournant le buste à gauche et à droite, les yeux au ciel — qui a dit : « Je m'appelle Horen et je suis le maître des cérémonies. Permettez-moi de vous offrir mes condoléances. Les assistants veulent-ils me suivre vers la grande salle ? » Et on se suit tout bêtement en rang vers la grande salle. Le cercueil s'y trouve dans une espèce de niche. Tout le monde s'assied et ils se mettent à jouer un petit air, tidelidelitit, sur l'orgue, après quoi, les mains derrière le dos, on défile devant le cercueil. Celui-ci est ouvert, avec une glace dessus. On ralentit une seconde et on marmonne quelque chose. Par exemple : « Il ne souffre plus. » Ou : « Quel beau mort. » On peut toujours le dire. Pas dans le cas présent, car son cou était encore plus gros que sa tête.

— Quel âge avait ton grand-père ? demanda Fritz.

— Il avait atteint l'âge béni de soixante-seize ans, répondit Jaap. Une croûte sur la tête, grosse comme ça.

Il indiqua entre le pouce et l'index une épaisseur d'environ deux centimètres.

— Tu n'es pas très frais, Jaap, dit Hoogkamp.

— Une croûte ? demanda Fritz. Que veux-tu dire ?

— Eh bien, dit Jaap, on lui faisait tout le temps des transfusions de sang. Ce sang, il le perdait tout aussi vite, sans quoi il aurait éclaté comme un ballon ; mais on aurait dit qu'il se caillait aux environs de la tête. Un cou, presque aussi large que ses épaules : un énorme goitre. Et une grosse croûte sur la tête, comme si ce sang avait transpercé la peau et durci.

— Que jouait-on à l'orgue ? demanda Fritz.

— Je ne sais pas, dit Jaap. Tu sais, en fait de musique, je ne m'y connais pas. Quand ce fut terminé, le bonhomme est revenu. Il ferme un petit rideau devant le cercueil. Alors on l'enterre, de l'autre côté. Il lit les noms destinés aux voitures de la suite. Dehors, ils étaient admirablement rangés, tous avec le chapeau sur le ventre. J'étais dans la dernière voiture et je regardais derrière moi par la vitre. A peine les portières fermées, ces gaillards se précipitent vers une petite Fiat et s'y engouffrent à huit. Et les voilà partis. Si tu n'es pas au courant, quand tu arrives au cimetière, tu te dis : « C'est un miracle », les mêmes gaillards, le chapeau à la main. C'est qu'à toute allure ils avaient contourné le cortège et pris les devants. Puis de nouveau dans la chapelle du cimetière. De nouveau de l'orgue et alors, ce bonhomme dit : « Lentement... oui ! » Et ils soulèvent le cercueil.

« C'est curieux que personne d'autre ne dise rien, pensait Fritz. Tout à fait comme si on était seuls, tous les deux. »

— Est-ce que le cercueil a été posé sur un cadre en bois d'où on l'a descendu mécaniquement ? demanda-t-il. En faisant rrr ?

— Oui, c'est épatant, hein ? dit Jaap. Comment faisait-on autrefois ? Avec des cordes, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Fritz. Le problème, c'était de descendre le cercueil bien droit dans la fosse. Ni de côté ni vertical. C'est si désagréable pour la famille. En bas, dans le fond, il y a deux poutrelles sur lesquelles le cercueil vient se poser et alors ils peuvent ramener les cordes en toute sécurité.

— Tu ne trouves pas que c'est un beau moment, quand le cercueil descend ? demanda Jaap.

« Maintenant quelqu'un d'autre doit se joindre à la conversation, pensait Fritz, ou je ne tiens plus le coup. »

— Dans les enterrements à bon marché, dit-il, on doit bien voir quelques culbutes, avec le cercueil posé sur le côté ou sur la tête.

— Saviez-vous, dit soudain Hoogkamp, que lorsqu'on déterre les gens on les retrouve dans une tout autre attitude que celle où ils furent enterrés ? Ce n'était qu'une mort apparente.

— C'est vrai ? demanda Jaap.

— Oui, oui, poursuivit Hoogkamp, il n'y en a pas un sur cent, pas tant, mais ça arrive.

« Je ne vois pas où tu veux en venir », pensait Fritz. Il regarda Joosje et Bep qui, depuis un moment, écoutaient sans bouger.

— Je ne puis imaginer, dit-il, qu'une chose pareille se produise encore de nos jours.

— Cela peut arriver dans les accidents électriques, dit Hoogkamp. Alors, il se peut que les fonctions vitales soient imperceptibles. Même au stéthoscope. Mais parfois, au bout de cinq heures de respiration artificielle, la vie revient.

— J'ai compris, dit Jaap. Au bout de quatre heures, on le considère comme mort et on l'emboîte. Ça doit être charmant, de se réveiller en bas : « Où suis-je ? Personne à la maison ? »

— Joyeuse soirée, dit Bep.

— Il ne parle que de ça, dit Joosje.

— Il y a bien des gens, poursuivit Hoogkamp, qui veulent qu'on leur perce le cœur d'un coup de couteau lorsqu'ils sont morts. Ils ont peur de cela. Il y a bien des cadavres déterrés qu'on a trouvés pliés en deux. Ou agenouillés. Arc-boutés contre le couvercle.

— Peine perdue, dit Fritz. (« Où ça va-t-il finir ? pensait-il. C'est bien pire que je ne m'y attendais. ») Ça se voit encore après tant d'années ? demanda-t-il. Au bout de quarante, de cinquante ans ?

— Au bout de vingt ans, dit Jaap. Si ce n'est pas votre propre tombe, avec concession à perpétuité, on vous ramène au bout de vingt ans.

— Alors il y a beau temps que vous êtes pourris jusqu'à l'os, non ? demanda Fritz. Mais il y a d'étranges cimetières en Frise, et des caves où on ne pourrit pas.

— Ils sont momifiés là-dedans, dit Jaap.

— Non, pas toujours, poursuivit Hoogkamp, il y a deux possibilités. Les tombes de glaise, presque imperméables à l'air. Il ne s'y passe rien. Tout au plus un peu de fermentation. Dans ces caveaux-ci, c'est autre chose. Les gaz de décomposition pourraient

s'échapper, mais il y a quelque chose dans l'atmosphère, un gaz quelconque qui empêche la pourriture. Les morts se dessèchent mais ne pourrissent pas.

Il y eut un silence.

— Et après, vous retournez à la chapelle du cimetière ? demanda Fritz à Jaap. Ou vous être libre d'aller où vous voulez ?

— Non, dit Jaap, à la chambre mortuaire. C'est là que commencent les disputes.

— On s'est disputé ? demanda Fritz.

— Non, il n'y a pas eu de disputes cette fois. Pour mon oncle non plus, l'an dernier. Mais on était sur le point de commencer. S'il y avait eu la moindre chose. Nous avions un oncle et tout le monde pensait qu'il avait encore quelques sous. Donc : Oui, mon oncle, bonjour, mon oncle, et quand venez-vous nous voir, mon oncle ? Lorsqu'il est mort, il restait juste de quoi l'enterrer. Et quelques sales pipes suçotées. Au revoir, mon oncle.

— C'est fou ce que vous êtes drôles, ce soir, dit Bep.

— De quoi est-il mort, ton grand-père ? demanda Fritz.

— D'une hémorragie interne. Il avait les intestins totalement pourris, répondit Jaap.

— Et l'oncle ?

— L'oncle ? Du diabète.

« Courage, pensait Fritz, allons-y. »

— Mais c'est une maladie très intéressante, dit-il. Les gens qui en meurent sont gonflés d'eau. Ce n'est plus que du jus. Et, quand ils meurent, les tissus se déchirent et ça coule. Cela doit être une puanteur infecte. On m'a raconté l'autre jour qu'il avait fallu descendre du troisième étage une femme morte du diabète. Un escalier étroit. Et le cercueil coulait. On les descend parfois au moyen d'un palan, m'a-t-on dit, mais ça me semble un spectacle bizarre.

— Il faut les sortir par le bas, dit Jaap, déménagements à travers toute l'Europe.

— Finissez, pour l'amour du ciel, dit Joosje.

— On pourrait peut-être allumer une cigarette, dit Jaap. — Il sortit son paquet de tabac et se mit à en rouler une. — Tu en veux une ? demanda-t-il à Fritz.

— Non, répondit celui-ci, j'ai les miennes. Il sortit sa boîte.

Jaap en offrit à Joosje et à Bep ; Fritz roula une cigarette pour Hoogkamp.

— Donc, nous avons déjà eu le cancer et le diabète, dit Fritz.

— L'éléphantiasis, voilà qui est joli, dit Jaap. On est assis sur ses propres couilles comme sur un pouf. Et dire que ça peut t'arriver.

Fritz eut un rire perçant, il avala de travers une bouffée de fumée et se mit à tousser.

— Tu sais ce que nous n'avons pas encore étudié, ou du moins superficiellement ? demanda-t-il en regardant Bep et Joosje, qui n'avaient pas ri : la phtisie galopante.

« Maintenant, je vais peut-être un peu loin, pensa-t-il. Trop loin. Il est presque neuf heures et demie. »

Jaap lui fit signe, lui montra Hoogkamp à l'insu de celui-ci et secoua la tête. Ses lèvres épelèrent quelques mots. « Malade », lut Fritz. « Malade, pensa-t-il, malade. Il faut faire quelque chose, dire quelque chose. Effacer cela. »

— Ce ne sont pas les maladies dangereuses, mais les plus dégoûtantes qui sont les pires pour l'entourage, poursuivit-il. Tu ne crois pas ? Le fromage qui naît de la diphtérie dans le palais.

— Allons, tais-toi, dit Joosje, vous n'êtes vraiment pas drôles.

— Tu sais ce qui est terrible aussi, dit Jaap en se frottant les mains, c'est le genabbi.

— Le genabbi ? demanda Fritz, figure-toi que je n'en ai jamais entendu parler ?

— C'est, dit Jaap, une maladie où les yeux s'ouvrent et se referment sans cesse avec un bruit de pétard, et tout leur entourage est éclaboussé de fines gouttes de sang.

— Ah, dit Fritz en riant, c'est ça ?

On sonna. Bep alla ouvrir. Ils entendirent quelqu'un monter à toute allure en bondissant lourdement. La porte s'ouvrit d'un coup et Louis Spanjaard entra, en poussant Bep devant lui. Il était vêtu d'un chandail de marin bleu foncé et d'un long pantalon gris, dont le bas des jambes était pris dans des chaussettes blanches. Il entra dans la pièce à grands pas et, des deux mains à la fois, il frappa si fort sur l'épaule de Jaap et Fritz que chacun poussa un cri.

— Il doit encore y avoir une chaise à la cuisine, dit Bep.

Louis disparut derrière le rideau fleuri et reparut, traînant une

chaise à siège de bois ; les pieds arrière de la chaise raclaient le sol.

— Tu viens de ta chambre ? demanda Fritz.

— J'ai passé deux jours à Tessel, dit Louis. Il s'assit entre Jaap et Fritz et, à tour de rôle, il esquissait des feintes de boxe de part et d'autre. Ah, Edouard, cria-t-il à Hoogkamp.

— Allons, reste tranquille, dit Jaap, et calme-toi, mon vieux. Tu es allé à l'île de Tessel. Et qu'est-ce que tu y as vu ? Raconte-le tout simplement, sans chercher tes mots.

— Hier après-midi, j'ai nagé, dit Louis.

— Dans la mer ? demanda Fritz. Ça ne devait pas être bien chaud.

« Ne nous étonnons plus de rien », se dit-il.

— Mais si, c'était délicieux, dit Louis. Sauf que je n'arrivais plus à me rhabiller. Il faut essayer de se glisser dans ses vêtements, puis courir derrière les dunes et essayer alors de les rajuster. Mais ça n'allait pas. J'ai suivi la route des dunes en courant jusque chez De Vester. C'est là seulement, à l'intérieur, que j'ai pu me rhabiller.

— Et l'eau, comment est-elle maintenant ? demanda Bep.

— Assez froide, dit Louis, mais c'est supportable. C'était encore délicieux.

— Tu as pu nager en mer ? demanda Joosje.

— Mais non, répondit Louis, quelle idée, ce serait de la folie. Pour qui me prends-tu ? C'était dans la piscine. Tu as mal écouté.

Bep lui versa du café.

— Moi, je crois que ça me plairait, dit Fritz. Mais quand on a le cœur faible, on tombe mort dans l'eau. C'est-à-dire : quand il fait trop froid et qu'on en perd le souffle, ou qu'on attrape une crampe, on est fichu. Car il n'y a pas une âme sur la plage, naturellement.

— Si, dit Louis, trois petits bonshommes qui tripotaient les algues. Ceux-là regardaient, pleins de respect. Je crois qu'ils trouvaient ça très courageux.

— Mais si cela tournait mal, aucun d'eux ne serait venu à ton secours, dit Bep.

— Alors tu te serais noyé, dit Fritz. Quelle horreur. Cela me semble une mort affreuse.

— Mais non, dit Jaap, on entend des cloches, un bruit de

cloches. Et le flot vous ramène automatiquement, c'est une question de patience.

« Quand a-t-il déjà dit cela ? pensait Fritz, il l'a déjà dit. »

— A quelle heure partons-nous, Bep ? demanda-t-il.

— Vers onze heures, on a tout le temps, répondit Bep.

— Où allez-vous ? demanda Louis.

— Nous allons au cinéma, dit Fritz. Séance nocturne à *La Lanterne.*

— Qu'est-ce qu'on y donne ? demanda Louis.

— *Les Verts Pâturages,* répondit Fritz, à onze heures et demie. Nous avons des places.

— Tu crois que c'est à bureaux fermés ? demanda Louis.

— Je crois que oui, dit Fritz.

— Oui, je le crois aussi, dit Bep.

— Oui, dit Jaap. Naturellement, tu peux toujours essayer, mais tu n'as pas beaucoup de chances.

— Ecoute, dit Fritz, tu peux naturellement nous accompagner à *La Lanterne.* Sans place. Alors, tu arrives à l'entrée et tu nous quittes. Et nous te disons au revoir. Toi tu restes dehors. Peut-être même qu'il pleuvra. Affreux. — Il se pencha en avant, se tourna vers Louis et poursuivit d'une voix sourde : — Moi, je trouve ça sinistre. On vient voir quelqu'un qui a une place pour le théâtre ou le cinéma. Alors on l'accompagne et on reste seul à la porte. Tu ne trouves pas ?

— Si, dit Louis.

Bep et Joosje commencèrent une conversation à mi-voix. Jaap se grattait la tête ; Hoogkamp se pencha en avant et regarda Fritz.

— Il faut savoir, poursuivit celui-ci. Quand j'étais petit, je me faisais toujours une fête incroyable à l'idée de partir en voyage. J'avais terriblement pitié des gens qui restaient : les porteurs sur le quai, les cyclistes et les piétons aux passages à niveau. Je partais en voyage, chez des amis, eux pas.

— Hum ! fit Louis.

— De quoi parlez-vous ? demanda Jaap.

— De la jeunesse, répondit Louis. Monsieur raconte sa jeunesse.

— Tu n'as pas connu ça, Jaap, demanda Fritz, ne pas pouvoir échapper à l'idée que...

— Exactement, répondit Jaap, je le sens très bien. Je m'y

retrouve entièrement. Que ne se passe-t-il pas dans une âme d'enfant ?

— Ta gueule, dit Fritz, laisse-moi finir. Je veux dire — ne fais pas l'idiot — l'idée que j'aurais pu rester à la gare, par accident. Les autres, ignorant où je suis, s'en vont en voyage. Reprendre indéfiniment cette idée, depuis le début, chaque fois... — Il les regarda tous attentivement, soupira profondément et poursuivit : — Je veux dire, jouer avec cette idée. On va tous camper quelques semaines. L'angoisse de tomber malade le jour du départ. Ou de se tromper de train. Toujours reprendre cette idée. Ou qu'on pourrait perdre sa valise. Alors on se met à avoir pitié de soi, à en pleurer. Tu n'as jamais connu ça ?

— Oui, je comprends, dit Hoogkamp, je crois que je comprends ce que tu veux dire.

« Toi, tu ferais mieux de te taire », pensait Fritz.

— Et puis se tourmenter soi-même, poursuivit-il, à la gare. Juste avant le départ, je descendais du train. Allons vite pisser. Alors je me disais : Le train part, il part. Si je compte jusqu'à vingt, je ne reviendrai plus à temps. Et alors, aussi, le chagrin à cause des parents qui attendent, angoissés. Je voulais revenir, mais c'était plus fort que moi. Il fallait que je reste dans l'urinoir, alors que j'avais fini depuis longtemps. Compter encore jusqu'à dix, jusqu'à cinq. Et alors, à la dernière minute, quand le train était déjà en marche, je remontais dedans.

— Oui, oui, dit Joosje.

« Qu'est-ce que ça les regarde ? » pensait Fritz.

— Ma mère criait à la portière, poursuivit-il, et moi tout ébaubi, tombé de la lune. Qu'est-ce que tu as ? me demandaient-ils alors. Moi j'en tremblais encore, un frisson de temps à autre. Oui, je m'en souviens bien. Tu comprends ça, toi, Jaap, tu connais ça ?

— Personnellement, je n'ai jamais connu ça, dit Jaap, mais je peux l'imaginer.

— Ce sera comme ça pour toi maintenant, Louis, dit Fritz. Tu vas nous accompagner, te démener à la caisse, mais tu n'auras plus de place. Pour finir, tout le monde entrera et toi tu resteras à la porte. Ah, c'est terrible.

Il sentit ses yeux se mouiller. « Est-ce que c'est normal ? » pensa-t-il.

— La jeunesse est une belle chose, dit Jaap. Que de fois je ne

me dis pas — il les regarda tous d'un air triomphant — : Oh ! redevenir jeune. Houhou ! C'est si merveilleux de pouvoir faire les quatre cents coups. Où est le temps dont tu parles ? Et il ne reviendra plus.

— Vous êtes sinistres, dit Bep.

— Par le bas, s'écria Jaap, tout droit de bas en haut. A longs traits, de beaux enfants.

« Je dois m'en aller, pensa Fritz, sortir un instant, reprendre des forces. »

— Bep, demanda-t-il, la Violenstraat est par-là ? — Il montra l'ouest. — J'ai une lettre à y porter. Nous y passons tout à l'heure, n'est-ce pas ?

« Je me conduis comme un simple d'esprit, se dit-il, c'est tout à fait de l'autre côté. »

— Non, répondit Bep, c'est dans l'autre sens.

— Bon, dit Fritz, je vais la porter maintenant, sans quoi elle restera dans ma poche. — Il enfila son pardessus, qui se trouvait devant un dressoir, et dit : — Vous ne partez pas avant onze heures ? Bien. Je serai revenu avant.

Lorsqu'il fut sorti, il tambourina des poings sur sa poitrine, cracha par terre et aspira une goulée d'air. « J'ai la tête très malade », pensa-t-il. « L'ulcère s'étend. L'âme est couverte de plaques infectieuses », marmonna-t-il. Au bout de la ruelle il s'arrêta et regarda autour de lui. « Encore vingt-cinq minutes, pensa-t-il, marchons calmement. » Il prit à droite, se promena jusqu'à la gare centrale, traîna dans le hall, ressortit et fit le tour du bâtiment, le long des quais du port. La brume s'était éclaircie et l'on sentait une légère brise.

« Les idées s'arrêtent, se dit-il. Tout notre espoir repose sur ce film. Si c'est raté, les ténèbres sont sans fin. » Il revint par la même route, ralentit le pas à mi-chemin et reprit la ruelle. La porte de Bep était ouverte. « Ma parole, se dit-il doucement, je l'ai laissée entrouverte. » Il la referma sans bruit, se glissa dans l'escalier en évitant de faire grincer les marches, dont il ne foulait que le bord, se colla contre la porte du living-room et écouta. « J'écoute aux portes, pensa-t-il, voilà où j'en suis. » Il n'entendit rien. « Je pourrais les effrayer, pensa-t-il, mugir ou grogner. » Il se tâta le menton, se passa la main sur le front et redescendit l'escalier aussi prudemment qu'il l'avait monté. « J'aime mieux pas, se dit-il, je suis adulte. » En bas, il referma

la porte avec soin et sonna. Bep vint ouvrir ; elle avait mis un manteau bleu.

— Me revoilà, dit-il et il remonta d'un pas bruyant.

En haut, ils étaient tous vêtus de leur pardessus.

— On y va, dit Hoogkamp.

— Bep, demanda Fritz lorsqu'ils furent sur le palier, quand tu es seule, tu entends des bruits, n'est-ce pas ? Mais les entends-tu aussi quand il y a d'autres gens ?

— Pas ce soir, répondit Bep.

— Ce n'est pas le temps qu'il faut, dit Jaap. Il faut un petit vent qui siffle. — Il avança les lèvres et produisit un sifflement. — Ouvrez-moi, pour l'amour du ciel, dit-il d'une voix fluette en frappant sur la rampe d'escalier. Ecoutez la suite, vendredi prochain à la même heure.

Ils sortirent.

— Tu nous accompagnes, Louis ? demanda Fritz. Tu nous verras entrer au cinéma.

— J'ai un bout de chemin à faire dans la même direction, répondit Louis.

Lorsqu'ils tournèrent à droite, il se mit à côté de Fritz.

— Si mes yeux ne me trompent pas, dit celui-ci, la calvitie te menace, toi aussi.

« Je vois exactement, pensa-t-il, comment les gouttelettes de brume se posent sur le devant du crâne, où ne poussent plus que de petits cheveux clairsemés. »

Louis ne répondit pas.

— Ce temps, poursuivit Fritz, ne doit pas être fameux pour ta santé. L'humidité provoque des bourdonnements d'oreilles et une tension dans la tête.

« Ne le taquinons pas trop », pensa-t-il.

Jaap et Hoogkamp les rattrapèrent et marchèrent à côté d'eux. Bep et Joosje suivaient à quelque distance. Fritz se retourna.

— Très bien, dit-il, les femmes n'ont qu'à rester derrière nous. Elles doivent se comporter avec discrétion. Elles sont incapables de penser avec logique.

« Si personne ne dit rien, pensa-t-il, je devrai bien continuer à parler. »

— Serait-ce vrai ? demanda Hoogkamp.

Ils avaient suivi un bout de quai et traversaient maintenant un pont étroit pour piétons.

— Bien sûr, répondit Fritz. J'aimerais voir la question autrement si je le pouvais. Mais c'est ainsi. Montre une carte géographique à une femme. Que tu la tiennes à l'endroit ou à l'envers, elle n'y verra que du feu. As-tu jamais vu de femme capable de te raconter le contenu d'une nouvelle à la radio ? Ou te faire une citation exacte de n'importe quoi ? Ce sont des êtres défectueux et pitoyables.

Louis pouffa.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, dit Hoogkamp.

« Bè, bè, se dit Fritz », M. con, né Nœud-papillon. « Que tout est désolant, pensa-t-il. Les rues luisent. » Il y eut un silence.

Au dernier coin avant le cinéma, Louis leur donna à tous trois coups de genou rapides dans les fesses et prit à droite.

— Il y a trois choses qui mettent les gens en colère, dit Fritz à Jaap. Primo : frapper dans un journal par-derrière, au moment où on le lit. Secundo : empoigner quelqu'un près d'un gouffre ou au bord d'un toit et lui dire : attention ! Et tertio, lorsque quelqu'un s'arrête, le pousser dans le creux du genou, de manière à lui faire plier les jambes. Il n'y a personne que cela ne mette en rage. Pourquoi, c'est encore inexplicable, mais les recherches progressent.

— Ce cas-ci ne se rapporte à aucun des trois, dit Jaap.

— Ceci était simplement un coup de pied au cul, poursuivit Fritz, mais c'est de la famille du troisième cas. Je ne sais pourquoi, c'est déplaisant.

Jusqu'au cinéma, ils n'échangèrent plus un mot.

Dans le hall, en attendant, ils regardèrent les affiches et les photos. Fritz se rendit à l'urinoir et, lorsqu'il en revint, il se mit à faire les cent pas. « Je sais déjà que tout est fichu, se dit-il, mais il n'y a rien à faire. Rentrer à deux heures, rongé de désillusion, brisé de détresse, abruti de sommeil. Bonne nuit. » Il alla se mettre à côté de Hoogkamp et dit :

— Au fond, je n'ai pas encore d'opinion précise sur toi. (« Allons-y, pensa-t-il, pas de sensiblerie. ») Tu m'as l'air un peu con, dit-il.

Hoogkamp ne répondit pas. Ils se trouvaient à cinq devant une grande vitrine de photos.

— Ce n'est pas pour t'embêter que je le dis, tu comprends, poursuivit Fritz. C'est une question d'honnêteté. Tu as, me semble-t-il, une intelligence limitée. Faut-il s'en cacher ? — Il se

sentit brusquement fatigué. — « Quel poison, quelle misère », pensa-t-il. Je te souhaite beaucoup de succès, poursuivit-il. Certaines personnes, dépourvues de personnalité, réussissent avec une facilité merveilleuse dans la vie.

Personne ne dit rien. Il se tourna vers Jaap et lui demanda doucement :

— Tant que nous y sommes, est-ce qu'on peut enterrer quelqu'un soi-même ? C'est-à-dire, si on n'a pas assez de sous, ou qu'on trouve que c'est dommage de faire tant de frais, peut-on amener soi-même le cadavre au cimetière, sur une charrette à bras, par exemple ? Et creuser la tombe soi-même ?

— Je crois que oui, répondit Jaap. Je crois que si le permis d'inhumer est légal, on peut transporter le mort soi-même. Des amis à nous ont emporté leur enfant au cimetière sur l'arrière de leur vélo. Le cercueil sur le porte-bagages. Et ils ont creusé la tombe eux-mêmes.

— Très bien, dit Fritz, regarde, on peut entrer.

Ils avaient des places au milieu de la salle. Fritz était assis entre Jaap et Hoogkamp. Lorsque les actualités commencèrent, il ferma les yeux. « J'épargne mes yeux, pensait-il. Il faut que je sois frais pour le grand film. » Il les rouvrit pourtant au bout d'un instant et suivit les nouvelles : concours de ski en Suisse, un grand incendie à Toulouse, un accident d'avion dans les Alpes italiennes, le lancement d'un navire à Southampton et un accident de chemin de fer en Amérique du Nord, au Texas.

— Cette vue est prise en hélicoptère, dit-il à Jaap, elle ne se déplace pas.

— Du beau travail, monsieur, répondit celui-ci.

Dans les actualités néerlandaises, on vit des concours de patinage à Franeker, l'inauguration d'un pont sur l'IJssel, une parade à Tilbourg et l'inauguration d'un monument aux Morts d'Apeldoorn. La lumière se ralluma et il y eut une suite de réclames en couleur. « Au fond, je suis seul ici », pensait Fritz. Il étudiait le mouvement des parcelles de poussière dans la colonne lumineuse. « Comment se fait-il, pensait-il, qu'on puisse regarder à travers un rideau de l'intérieur vers l'extérieur et pas l'inverse ? Cela doit s'expliquer scientifiquement. » En catimini, il regarda vers la droite, le visage de Jaap. « Qui est-il ? se dit-il. De toute manière, c'est idiot de sa part de recevoir chez lui un con comme ce Hoogkamp. »

La lumière s'éteignit de nouveau pour le grand film. Un chœur s'éleva lentement ; les noms des collaborateurs apparurent sur l'écran. « Ça, c'est le plus merveilleux, pensa-t-il, les noms et les énumérations. C'est commencé, bien que cela ne doive pas encore commencer réellement. » *Negro spirituals*, lut-il après le nom du chœur. Les voix, qui chantaient justement un psaume allègre, allaient en augmentant. Fritz ne pouvait suivre le texte américain, mais il comprenait la fin de chaque phrase : « *Yes, Lord. Yes, Lord* », se répétait-il. La table des noms s'effaça et le film commença dans une école du dimanche pour négrillons. L'instituteur ouvrit la bible et leur fit la lecture du Livre de la Genèse.

La caméra errait à travers la pièce : les enfants écoutaient, certains bouche bée. En remuant avec emphase ses grosses lèvres dans son visage noir, l'instituteur dit :

— Mathusalem était le plus vieil homme qui ait jamais vécu. Il atteignit l'âge de neuf cent soixante ans. Et il mourut.

— Est-ce que les gens devenaient tous aussi vieux en ce temps-là ? demanda une petite fille au premier rang.

— C'étaient des hommes très costauds, répondit l'instituteur.

— Est-ce qu'ils allaient souvent à La Nouvelle-Orléans avec leur maman ? demanda l'enfant.

— Il n'y avait pas de Nouvelle-Orléans à l'époque, répondit l'instituteur en levant le doigt. Autrefois, il n'y avait même rien du tout. Même pas de terre. C'est une longue histoire. Nous allons commencer par le commencement.

La caméra montra de très près les visages des enfants ; puis l'image recula, devint floue et disparut. Il y eut un amoncellement de nuages qui se rapprochaient. « Alléluia », chantait le chœur. Lentement, les nuages s'écartèrent et une grande prairie apparut, flottant dans les airs. Des centaines de nègres en longues robes blanches, avec des ailes en papier aux épaules, s'y promenaient en bavardant, en mangeant et en fumant. Un petit garçon passa en flottant, assis à califourchon sur un nuage, comme sur un ballot de coton. Il criait : « Ouhou ! » en agitant la main devant la bouche et il ajouta : « Je suis un Indien. »

« Oui, pensa Fritz, l'homme qui a fait ceci l'a vu ainsi. Loué soit son nom. » Il sentit trembler ses bras et ses jambes, se pencha en avant, ouvrit la bouche et aspira profondément mais

sans bruit, les yeux fixés sur l'écran. « Les gens rient sans qu'il y ait la moindre raison de rire », pensait-il et il se mordait les doigts.

Aux trois quarts du film, il sentit ses yeux se mouiller. Il jeta un regard de côté à Jaap et Hoogkamp, mais ceux-ci regardaient l'écran. « Les gens qui pleurent facilement ont, en règle générale, un caractère superficiel et cruel, pensa-t-il. C'est méprisable. » Il se moucha, avala sa salive et pencha la tête à droite. « Surtout, que personne ne puisse voir mon visage », se dit-il. Avec son mouchoir, il se tamponna les yeux sans les frotter, mais il les sentit se mouiller encore. « Il n'y a rien à faire, se dit-il, tant pis. Laissons-nous aller. »

Lorsque le film s'acheva sur un chœur retentissant et profond, il passa rapidement sa manche sur son visage, se faufila hors du rang et sortit très vite. « Je ne veux parler à personne, pensait-il. La paix. Ce soir, c'est la paix. » Il releva son col, tourna le coin de la rue en courant et continua d'un pas normal. « Alléluia », dit-il doucement.

Chez lui, il entra prudemment dans le couloir, garda son pardessus et, sans passer par la cuisine, il entra dans sa chambre. « Pas besoin de me laver les dents, marmonna-t-il, c'est un soir de réconciliation. » Il prit le lapin sur la bibliothèque, le mit sur le bureau, ouvrit le tiroir de gauche et y prit le petit lapin de marbre blanc qui se trouvait dans le coin gauche antérieur. « Dimanche, avant-hier, je l'avais aussi dans la main, pensait-il, pourquoi suis-je accablé de souvenirs pleins de tourments ? Mais ça ne fait rien. Cette soirée est merveilleuse. *Les Verts Pâturages.* » Il répéta le nom en américain, sourit, posa le lapin de pierre sur la tête de l'autre et dit doucement : « Ne vous méprisez pas. Sachez que Dieu vous voit et a mis en vous ses complaisances. » Il agita les deux animaux, si bien que leurs museaux se touchaient et se séparaient de nouveau. « Un petit baiser, dit-il doucement, et maintenant, fini de se disputer. Il est deux heures dix », pensa-t-il.

Il enleva son pardessus, le jeta par terre, retira ses souliers et marcha sur son manteau. « Ça ne fait rien, se disait-il, la réconciliation est venue. » Il ramassa le manteau, le suspendit sur le dos d'une chaise, avec ses autres vêtements et se mit au lit. « Cette nuit je ne rêverai pas, dit-il à haute voix, ce sera une nuit paisible. » Il s'endormit rapidement. A quatre heures et demie, il

se réveilla, se leva pour uriner, se recoucha et resta éveillé une demi-minute. « Je suis délivré des rêves », pensa-t-il.

On sonnait. Il se redressa et entendit des pas dans l'escalier. « Vite, pensa-t-il. Qui que ce soit, il faut que je lui parle. Sans quoi il réveillera mes parents. » Sans bruit il sortit dans le couloir, alluma la lumière sans le moindre craquement et ouvrit la porte d'entrée. Sur le palier, deux hommes se tenaient, vêtus de couleur sombre. Le premier portait une lanterne avec une bougie dedans. « Nous sommes bien chez Egters ? » demanda-t-il. Le second portait un long paquet, brun clair. « Nous vous l'apportons, dit-il, il est retrouvé. »

Fritz prit l'objet allongé, enveloppé de papier brun. C'était à peu près aussi long que lui, tiède au toucher et animé de mouvements presque imperceptibles. Les hommes saluèrent et disparurent. Il verrouilla la porte et écouta, mais ne les entendit pas descendre l'escalier. Il commençait à avoir peur. On frappait à la porte et une voix, que Fritz reconnut pour celle du porteur de lanterne, dit lentement : « Prenez garde : ce que nous vous apportons ici ne doit plus jamais en sortir. Vous êtes prévenu. » Sur quoi il entendit des pas rapides qui descendaient.

« Je sais, pensa-t-il, c'est le mort. » Il voulut poser le paquet par terre mais ne put courber le dos. « Et maintenant toutes les épouvantes à la fois vont me tomber dessus, pensa-t-il, c'est un châtiment terrible. » Le paquet s'amollit et les bouts plièrent. Avec de grands efforts, il parvint à ouvrir les mains. Le paquet tomba, mais le papier lui restait collé aux doigts. Tout en tombant, le contenu s'en dégageait. Il leva les yeux. « Non, dit-il, ne pas voir. » Lentement, pourtant, il dut baisser la tête. Sur le sol se trouvait le corps intact d'un jeune homme très frêle, vêtu d'un uniforme vert. La tête était une tête de mort, avec de la terre et une matière visqueuse, dégoulinant du creux de la bouche ouverte.

Il se réveilla avec l'impression d'avoir la gorge sèche et le nez bouché. Il était sept heures et quelques minutes à sa montre. « Ça revient », marmonna-t-il. Chaque fois qu'il risquait de somnoler, il se tenait éveillé en se secouant et en claquant des genoux l'un contre l'autre.